

—C'est bien ; serez-vous prêt à partir à la première chute de neige ?

—Quant à moi je serais prêt, mais. ....

—Mais quoi ?

—Je suis hypothéqué !

—Vous ne le serez plus dans deux heures. Vous pourrez emmener vos chiens et emporter votre peau d'ours blanc, vendez l'ours brun ; ça vous convient-il ?

—Parfaitement.

—Vous allez demeurer avec Jean qui nourrira aussi vos chiens ; vous l'aidez dans quelques ouvrages qu'il doit faire faire pour moi, n'est-ce pas, Jean ?

—Sans doute, mon bourgeois.

—L'ouvrage que j'ai à te donner, Jean, est celui-ci. Tu vas faire transporter à ta boutique les trois canots d'écorce que j'ai achetés hier, et qui sont au magasin de M. Raëlos. Je voudrais que tu fisses mettre au fond de chacun un pied de mâ, et arranger la barre de traverse pour pouvoir monter dans chaque canot un mâ et sa voile. Je voudrais aussi arranger deux loups de noyer blanc, solides et léger, dans chacun des deux petits canots, et trois loups débordant de chaque côté du canot d'au moins un pied, dans le grand canot. Les loups assez longs pour pouvoir mettre à chaque bout une cheville de fer de huit pouces, taraudée en-dessus et en-dessous, pour servir de tolets à deux rames qu'un seul homme pourra manœuvrer à la fois, commodément. Il sera bon de renforcer les bordages de manière à bien consolider le loup, et le mettre et ôter facilement. La courbe du loup devra être telle que l'on puisse ramer sans risque de se frapper les doigts sur le loup en ramant ; et, de plus, suffisante pour pouvoir au besoin employer deux de ces loups pour placer le canot dessus et s'en servir comme nous nous sommes servis du canot sur son traîneau hier, tu sais, Jean ?

—Oui, mon bourgeois. Ainsi les loups serviront pour aller en canot sur l'eau, et sur la glace ?

—Justement ; de plus il me faudra des petits patins en fer de 8 à 10 pouces, que l'on pourra tarauder sur les chevilles de fer en dessous. As-tu bien compris ?

—C'est bien ; Bibi va venir avec moi ; nous porterons les canots à la boutique ; quand vous reverrons-nous ?

—J'irai vous voir dans le cours de la matinée.

A dix heures, Colas se rendit au magasin de M. Raëlos, où déjà grand Pierre et sa femme, ainsi que les deux Esquimaux, l'attendaient. Après avoir fait délivrer à Marie tout ce dont elle avait besoin, il donna ordre que, pendant l'absence de son mari, on lui fournit les articles qui lui seraient nécessaires. Puis, prenant grand Pierre à l'écart, ils convinrent entre eux de tous les détails concernant le tracé de la route à suivre, de tous les signes par lesquels Colas pourrait reconnaître les incidents, les besoins, les dangers et les avertissements qu'il lui importerait d'apprendre. Puis, après avoir pris des renseignements sur les Esquimaux, il alla les trouver et les engagea pour le voyage jusqu'à la rivière des Français, et même plus loin, s'il était nécessaire.

Toutes ces affaires terminées Colas, sortit avec grand Pierre et se dirigea au hangard de la compagnie, sur le bord de l'eau, où André Simonneau, un de ses meilleurs employés, devait l'attendre avec les hommes qui devaient préparer la route qu'il se proposait de suivre avec les traînes et les chiens, jusqu'au lac Nipissing. Il avait préféré engager ses hommes à Québec, parce que n'allant presque jamais plus loin que Montréal, et toujours par eau, il y avait moins de danger de faire connaître la route et la manière dont Colas s'y prenait pour accomplir ses voyages, dont la rapidité commençait à étonner les marchands de fourrures de la ville de Montréal.

Simonneau, averti dès la veille de se tenir prêt à partir dans le cours de la journée, avait rassemblé son monde, quinze bons hommes, et attendait avec eux l'arrivée de Colas.

—Bonjour, Simonneau, dit celui-ci, entrant dans le hangard, je vois que tu es ponctuel comme toujours ; je t'emmène ton vieil ami grand Pierre qui doit vous servir de guide. Quand tes hommes seront-ils prêts à partir ?

—Ils sont prêts ; et nous n'attendons que vos ordres.

—Tu as vu à ce que tous soient pourvus des choses nécessaires : provisions, haches, pelles, pioches, fusils, balles, poudre, etc ?

—Oui, tout est prêt nous avons trois traînes sauvages et deux bons canots.

—Eh bien, comme je pense me mettre en route à la première neige, il n'y a pas de temps à perdre. Tu n'as pas oublié mes instructions pour les signes qui m'indiqueront quand tu auras quelque chose d'important à me communiquer ; tu trouveras partout des écorces de bouleau ; tu as un crayon ?

—Oui ; je vous informerai de la manière convenue.

—Tu feras bien d'échelonner tes hommes ; pour travailler sur la route, qui n'aura pas besoin d'avoir plus de deux pieds et demi de large, afin qu'ils travaillent plus vite et ne perdent pas de temps. La nature du terrain ainsi que la sécurité des travailleurs devra te guider. A Montréal, tu enverras grand Pierre chez M. Lanotte ; si vous avez besoin de quelque chose, il vous le procurera. Si je ne suis pas arrivé, continuez votre route, sans m'attendre ; je saurai bien vous rejoindre. Quoiqu'il n'y ait pas d'apparence de danger de la part des Iroquois entre Québec et Montréal, excepté peut-être à la rivière Machiche, tu feras bien d'être prudent. Au-delà de Montréal, quoique la route que vous suivrez, se trouve assez éloignée des courses des chasseurs, il sera bon que tu sois continuellement sur tes gardes. Tu feras bien de tenir quelqu'éclaireur en avant, durant le jour ; et d'avoir une sentinelle la nuit. Les Iroquois sont sur le sentier de la guerre, comme je te l'ai raconté. J'ai confiance en toi, Simonneau, pour tenir tes hommes dans l'ordre, et en grand Pierre, pour guider et surveiller les bois.

Colas alla ensuite faire l'inspection des hommes, tous jeunes et vigoureux ; il examina les habilte-